

LE SIÈGE DE GWENGAMP.

ARGUMENT.

La Bretagne, en l'année 1488, était tombée dans le plus déplorable état : attaquée au dehors, divisée au dedans, trahie par quelques-uns des siens, réduite à créer une monnaie de cuir marquée d'un point d'or, pour remédier à la ruine de ses finances, et gouvernée par un enfant. Mais toute vaincue et misérable qu'elle était, elle pouvait se relever encore, car elle était libre et luttait toujours. Parmi les déserteurs de la cause nationale se trouvait le vicomte de Rohan; il commandait l'armée française, et se battait contre le maréchal de Rieux et le sire de Châteaubriand, à la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier, qu'il gagna contre son pays. Il mit le siège devant Rennes, qui fit à ses sommations cette fière et mémorable réponse : « Nous ne craignons le roy, ni toute sa puissance; partant, retournez et lui faites part de la joyeuse réponse que nous vous avons faite, car de nous n'aurez autre chose pour le présent. »

Il prit Dinan, puis Saint-Malo, dont la garnison se retira désarmée, un bâton blanc à la main. De là il vint assiéger Gwengamp, en qualité de lieutenant-général des armées du roi en Bretagne.

« Les Français, dit d'Argentré, ne laissaient de piller, massacrer et ravager le plat pays, et le vicomte de Rohan désirait fort de s'emparer des bonnes villes, tâchant de les attirer par douces paroles : mais les habitants de Gwengamp firent réponse ; que de mettre ladite ville ny autres villes entre ses mains, ils ne devaient le faire, ne devant ignorer ledit seigneur qu'elles ne fussent à la Duchesse, à laquelle, du vivant du feu Ducson père et depuis son décès, ils avaient fait serment de les garder, par ainsi le priaient de les tenir pour excusés de faire autre réponse jusques à savoir l'intention de la Duchesse. »

Rolland Gouiket, ou Gouyquet, commandait dans la ville ; la garnison était peu nombreuse : il arma tous les jeunes gens ; les posta dans le fort Saint-Léonard, au faubourg de Tréguier, et le premier assaut des Français fut repoussé vigoureusement. Le lendemain, ils revinrent à la charge, battirent le fort en brèche, et s'emparèrent des faubourgs. Gouiket fit une sortie et les repoussa encore. Le troisième jour, le vicomte de Rohan donne l'assaut à la ville même ; Gouiket est blessé sur la brèche d'un coup de pique ; on l'emporte ; sa femme le remplace, fait un massacre horrible des Français, et les force à demander une suspension d'armes. Le vicomte de Rohan profite du sursis, prend la ville par trahison et la livre au pillage. Mais il n'en jouit pas longtemps ; Gouiket, à peine guéri de sa blessure, s'étant annoncé avec un renfort considérable, les Français prirent l'alarme et abandonnèrent la ville.

Cet événement historique est le sujet du chant suivant, qui est un des plus répandus en Basse-Bretagne. Nous en avons recueilli plusieurs versions. M. le chevalier de Fréminville en a publié une dans ses curieuses recherches

— 237 —

sur les antiquités bretonnes. Le lecteur, en la comparant avec celle que nous donnons, pourra voir que les variantes qu'introduit la tradition dans les poésies populaires, n'en altèrent nullement l'essence, et portent sur de simples détails.

XVIII

SÉZIZ GWENGAMP.

(*Les Tréger.*)

— Porzer digoret ann nor-man !
Ann otrou Rohan zo aman,
Ha daouzek mil soudard gant-han,
Da lakat séziz war Gwengamp.

— Ann nor-man na vo digoret
Na d'hoc'h na da zen all é-bed,
Keu beurzo ann dukéz Anna
A zo mestrez war ann ger-ma.

— Digoret vo ann perzier-ma
D'ann brens disgwiron zo ama,
Hadaouzek mil soudard gant-han
Da lakat séziz war Gwengamp.

— Ma dorio a zo moralet
Ha ma mogerio krenvaet,
Fé vé gan-in deuz ho klévet,
Ker Gwengamp vo ket kéméret.

XVIII

LE SIÈGE DE GWENGAMP.

(Dialecte de Tréguier.)

— Portier, ouvrez cette porte! C'est le sire de Rohan qui est ici, et douze mille hommes avec lui, prêts à mettre le siège devant Gwengamp.

— Cette porte ne sera ouverte ni à vous ni à personne sans ordre de la duchesse Anne, à qui appartient cette ville.

— Ouvrira-t-on ces portes au prince déloyal qui est ici avec douze mille hommes, prêt à mettre le siège devant Gwengamp.

— Mes portes sont fortes et mes murailles crénelées; je rougirais de les écouter; la ville de Gwengamp ne sera point prise.

— 240 —

Na pa vint triwec'h miz azé,
Na vé ket kéméret gant-hé;
Karget ho kanon ! poan ha bec'h !
Ha gwélomp piou en dévo nec'h !

— Trégont bolod a zo aman,
Trégont bolod 'vit hé kargan ;
Na poultr na vank na plomb é-bed,
Na stin da ober ken-neubet. —

Trémé oa distroi ha pignet,
Gand eunn tenn poultr-gwenn oa tihet.
Gand eunn tenn poultr démeuz ar gamp,
Gand eunn den hanvet Gwazgarant.

Ann dukes Anna lavaré
D'ar c'hreg ar c'hanoniér neuzé :
— Tro Doué pétra vézo gret
Chétu ho pried paour tihet !

— Na pa vé ma fried maro
Me réfé ma-unan ann 'nn hé dro !
Hag hé ganon mé hé gargo,
Tan ! ha gurun ! ha ni wélo ! —

Oa ket hé ger peur achuet,
Ar vogério zo bet frézet
Ann dorio a zo bet torret ;
Ha leun ann ger a zoudarded.

— 241 —

Quand ils passeraient là dix-huit mois, ils ne la prendraient pas. Chargez votre canon ; ça ! du courage ! et voyons qui se repentira !

— Il y a ici trente boulets, trente boulets pour le charger ; de poudre, nous n'en manquons pas, non plus que de plomb ni d'étain. —

Comme il revenait et montait, il fut blessé d'un coup de feu, d'un coup de feu par un soldat du camp nommé Gwazgarant.

La duchesse Anne dit alors à l'épouse du canonier : — Seigneur Dieu ! qu'allons-nous faire ; voilà votre pauvre mari blessé !

— Quand même mon mari serait mort, je saurais bien le remplacer ! Son canon, je le chargerai. — Feu et tonnerre ! et nous verrons ! —

Comme elle disait ces mots, les murailles furent brisées, les portes enfoncées ; la ville était pleine de soldats.

— 242 —

— D'hoc'h, soudarded, ar merc'hed koant,
Ha d'in ann aour hag ann argant,
Ann holl tensorio ker Gwengamp,
Hag ouspenn ann ger hé eunan ! —

Ann dukes Anna n'em strinkez
War hé daou-lin pa hé glévez :
— O Itron Varia-Gwir-Sikour,
Ma plijfé gan-hoc'h, hor sikour ! —

Ann dukez Anna pa glévaz,
Trések ann iliz a rédaz ;
Ha war hé daou-lin n'em stouaz,
Ha war ann douar ien ha noaz.

— Ha c'hui garfé gwerc'hez Vari
Gwelet ho ti da varchosi,
Ho sakristi da c'hao a gwin,
Hoc'h oter vraz da dol gégin ? —

Né oa ket peur-laret hé ger
A teuz eur spont braz gand ann ger ;
Gand eunn tenn kanon, oa losket,
Ha nao kant den a oa lazet ;

Ha gand ann strad ann héusan
Ha gand ann tier o kréan ;
Ha gand ar zon ann holl c'hliéier,
O sonet ho eunan é ker.

— 243 —

— A vous, soldats, les jolies filles, et à moi l'or et l'argent, tous les trésors de la ville de Gwengamp, et de plus la ville elle-même! —

La duchesse Anne se jeta à deux genoux en l'entendant parler ainsi : — Notre-Dame-de-Bon-Secours, je vous en supplie, venez à notre aide ! —

La duchesse Anne, en l'entendant, courut à l'église, et se jeta à deux genoux, sur la terre froide et nue.

— Voudriez-vous, Vierge Marie ! voir votre maison changée en écurie, votre sacristie en cellier, et votre maître-autel en table de cuisine? —

Elle parlait encore qu'une grande épouvante s'empara de la ville : un coup de canon venait d'être tiré et neuf cents hommes étaient tués ;

Et c'était le plus affreux désordre ; et les maisons tremblaient, et toutes les cloches sonnaient, sonnaient d'elles-mêmes dans la ville.

— 244 —

— Pachik, pachik, pachik bihan,
Té zo skanv, ha draont, ha buhan,
Kerz timad d'a bek ann tour plad,
Da c'hout piou d-é o vransellat.

Deuz ta gosté zo eur c'hlézé,
Mar kaez den-bennag azé,
Mar kaez den bennag o son
Plant da c'hlézé enn hé galon ! —

O font d'al laé a gané gé
O tont d'ann traon a gréné tré :
— Beg ann tour plad ed-onn-mé bet
Na den é-bet né meuz gwelet ;

Ha den éso né meuz gwelet,
Némert ar werc'hez benniget,
Ar werc'hez Vari hag hé mab,
Rézé a zo o vransellat. —

Ar brems disgwiron lavaré
D'hé zoudarded pa hé glévé :
— Sternomp hon kések, da d'ann hent !
Ha loskomp ho sier gand ar zent. —

— 245 —

— Page, mon page, petit page, tu es léger, gail-
lard et vif; monte vite au haut de la tour plate, pour
voir qui met les cloches en branle.

Tu portes une épée au côté; si tu trouves quel-
qu'un là, si tu trouves quelqu'un qui les sonne,
plonge-lui ton épée au cœur! —

En montant il chantait gaiement; en descendant il
tremblait fort. — Je suis monté jusqu'au haut de la
tour plate, et je n'ai vu personne;

Et je n'y ai vu personne que la Vierge bénie, la
Vierge Marie et son fils; ce sont eux qui mettent les
cloches en branle. —

Le prince déloyal dit alors à ses soldats: — Sel-
lons nos chevaux et en route! et laissons leurs mai-
sons aux saints! —

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Si le chant qu'on vient de lire est parfaitement d'accord avec l'histoire pour le fond et même pour certains détails, par exemple, la sommation faite à la ville par le vicomte de Rohan, et son refus, qui se retrouvent presque littéralement dans Bouchard et d'Argentré ; il en diffère essentiellement par d'autres. Ainsi Gouiket (le canonier ou le portier, comme l'auteur l'appelle) fut blessé non d'un coup de feu, mais d'un coup de pique à la cuisse, et ce n'est pas au moment où on l'emporta du lieu du combat et où sa femme prit sa place que l'ennemi s'empara de Gwengamp, mais plusieurs mois après ; enfin, la duchesse Anne ne se trouvait point dans la ville, et ce fut la nouvelle de l'approche du capitaine Gouiket, lequel avait trouvé moyen de sortir de la ville pour aller chercher du secours, qui, jetant l'épouvante parmi les Français, leur fit sonner le tocsin et abandonner leur conquête. Ces erreurs, très naturelles et très concevables après tout, nous portent à croire que ce chant, ou n'a pas été composé sur les lieux, ou est postérieur de quelques années à l'événement, car le poète populaire, lorsqu'il décrit ce qu'il a vu, est toujours de la plus minutieuse exactitude.

Le vicomte de Rohan, « ce prince félon » (disgwiron), est demeuré l'objet de l'exécration du peuple.

D'un parjure, d'un traître, d'un homme qui a vendu son honneur et s'est souillé de quelque lâcheté honteuse, le montagnard Breton dit proverbialement : « Il mange à l'auge comme Rohan. »

Dibri a ra d'ann éo evel ma ra Rohan.

Cette auge, en 1488, était la table du roi de France.

La ville de Gwengamp a élevé une statue au brave Gouiket : cette statue le représentait la tête nue, les cheveux longs, armé de toutes pièces, avec une épée à la main. La révolution l'a détruite ; tous les

— 247 —

Bretons forment des vœux pour qu'on la rétablisse. L'épouse de Gouiket a pris rang à côté de Jeanne de Montfort, cette autre héroïne Bretonne; les paysans l'appellent Tomina Al-Léan, noms que des titres de famille ont francisés en Thomine Le Moine. La mère de celui qui écrit ces lignes est leur dernier descendant.
